

Tout le monde a des secrets. J'en ai un, moi. Pas vous? Loin, très loin, un secret enfoui au tréfonds de votre âme, comme on dit?

Oui, bien sûr. Le paquet de chewing-gum que vous avez piqué au magasin du coin, la bière que vous avez descendue par un après-midi d'été dans un recoin du sous-sol, le magazine porno que vous cachez sous votre matelas pour égayer vos mornes soirées. Et les revenus que vous avez omis de déclarer, le diplôme que vous avez acheté sur Internet, l'aventure d'un soir dont vous n'avez jamais parlé à votre tendre moitié?

Les secrets... Nous en avons tous. Des cartes postales de l'Enfer — des cartes postales jamais envoyées, souvenirs de nos voyages d'ombre accrochés aux murs intérieurs de notre vie, où ils se fondent en quelque sorte dans la trame cachée. Nous en créons nous-mêmes un certain nombre; d'autres nous sont imposés. Petits ou grands, ils n'en sont pas moins des secrets, et nous vivons dans la terreur d'être un jour démasqués. La règle primordiale? Ne pas se faire prendre.

Et pourtant, porter un secret est terriblement ingrat, triste même, car, à supposer que vous réussissiez

à le cacher, il mourra avec vous. Comme s'il n'avait jamais existé. On a l'étrange envie de laisser derrière soi ce legs insolite. J'éprouve un frisson à la pensée de la réaction que je provoquerais : yeux écarquillés, incrédules, bouche entrouverte sur un oh ! médusé.

Les secrets font tourner le monde : si tout se savait, le monde s'effondrerait.

Non ?

À me voir, vous ne me croiriez pas dépositaire de secrets d'importance. Constatant que, dans la trentaine avancée, je m'habille avec recherche et je n'ai personne dans ma vie, vous en viendriez peut-être à la conclusion que je vis en vase clos : livres, musique classique, grand appartement lumineux face au lac, murs pastel et décor de bon goût. Vous imagineriez peut-être une carafe en cristal remplie de sherry, une machine à espresso bien astiquée dans la cuisine. Un chat siamois pour compléter le tableau. Côté vie intime, vous imagineriez peut-être une séance de masturbation occasionnelle, question de garder la tuyauterie en bon état. Rien de plus passionné à attendre de la part de cet homme grand et décharné, aux épaules légèrement voûtées, aux cheveux bruns et courts, aux yeux gris trop grands pour son visage allongé. Comme mes gestes, ma façon de parler et mes mains manucurées avec soin ont quelque chose de féminin, vous vous diriez peut-être que je ne suis pas porté sur les femmes. En tout cas, c'est ce que pensent la plupart de mes clients.

Et vous auriez tort — à propos de l'appartement de

luxe, de la musique, des livres, de la machine à espresso, de la masturbation, de l'orientation sexuelle et, en particulier, du chat. Votre impression générale, en revanche, ne serait pas fausse. Mes manières ont pour but d'inciter mes clients à me faire confiance. Et cette confiance, dont ne saurait se passer un décorateur d'intérieurs comme moi, naît de préjugés tenaces. Dans mon domaine, l'homosexualité — ou les manifestations qu'on lui associe — inspire confiance. C'est l'un de mes secrets.

Les autres se sont toujours mépris sur mon compte. J'avais dix ans quand ma mère, après avoir jeté un coup d'œil à mes mains, m'a inscrit à des cours de piano au Conservatoire. Trois années de souffrance, jusqu'au jour où mes professeurs, avec les précautions d'usage, m'ont fait remarquer qu'il ne suffisait pas d'avoir des mains de pianiste pour en être un. Plus tard, mon père, voyant que j'avais hérité de sa grande taille et de la sveltesse de ma mère, a persuadé l'entraîneur de l'école de m'initier au saut en hauteur. Vers la fin de ma première saison, j'ai eu la chance de me disloquer une épaule et de me fracturer une jambe d'un seul coup. En silence, mon père a renoncé à ses rêves de championnat et de gloire olympique.

Pendant mes semaines de convalescence, ma prof de littérature m'a approvisionné en livres — pour m'aider à tuer le temps, disait-elle. Mais je sentais bien qu'il y avait plus. Au début de la session, elle nous avait demandé d'écrire une nouvelle. Dans l'un des vieux magazines féminins de ma mère, j'avais copié l'histoire

d'un garçon qui haïssait sa mère, laquelle voyait en lui un génie. Ma prof, qui connaissait l'épisode des leçons de piano, a cru que je parlais de moi. Elle a lu mon texte devant la classe. Les livres, qu'elle déposait chez moi en rentrant après l'école, avaient pour but de stimuler mon talent. Je les lui ai rendus sans les lire. Je me souviens de sa déception le jour où j'ai dit songer à devenir ingénieur électricien : dans ses yeux, la lumière s'est éteinte, laissant la place à la fatigue et au découragement. C'était cruel, mais j'ai au moins pris conscience de l'importance que les autres attachent à leurs illusions et de la vulnérabilité qu'elles éveillent en eux. Ils seraient moins malheureux si on leur volait leur argent.

C'est au cours de cette période de mobilité réduite que j'ai découvert mon intérêt pour la décoration d'intérieurs, même si, à l'époque, je ne connaissais pas cette expression. Je m'intéressais déjà aux voitures, en particulier à la remise en état des modèles anciens. Un documentaire télé consacré à la ferveur tranquille des restaurateurs, à l'intimité qu'ils entretenaient avec les autos par le regard, par le toucher, m'avait ouvert les yeux. Les voitures n'étaient pas que de jolis objets en métal ouvré. Elles renvoyaient à une époque où la beauté, loin de n'être qu'un aspect du marketing, revêtait la même importance que l'efficacité. La carrosserie parfaite, le chrome luisant et les sièges en cuir couleur crème étaient synonymes de puissance et de sensualité. Les images des voitures, avant et après la restauration, m'impressionnaient : à force de passion et de bon goût, on faisait renaître l'élégance d'antan.